

# N'ajustez pas vos appareils Familles, je vous hais

Sylvie Gendron

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49793ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1994). N'ajustez pas vos appareils : familles, je vous hais. *Séquences*, (175), 54–55.



Married With Children

# N'ajustez pas vos appareils: familles, je vous hais

Vous est-il déjà arrivé, en allumant votre télé, de vous imaginer ce que pourraient contempler les «gens» de la télévision s'il ne s'agissait pas seulement d'un appareil à sens unique? Si on pouvait autant être vu que voir? Chaque soir que la semaine fait, et surtout les mardi, mercredi et jeudi soirs, la plupart des gens s'installent très confortablement dans leur salon pour passer quelques instants avec leurs familles télévisuelles. Rituellement, ils invitent chez eux des «gens» qu'ils croient bien connaître, des êtres de fiction parfaite. Et le but avoué de la chose est de rire d'eux, sinon avec eux. Le téléspectateur — vous — invite chez lui des parentés entières d'étrangers familiers et pourtant, c'est le téléspectateur qui se téléporte, en quelque sorte, dans des cuisines qu'il ne verra jamais qu'en deux dimensions, dans des chambres à coucher dont il ne tâtera jamais le matelas et dans des salons où, le plus souvent, il regardera des «gens» regarder la télévision dans laquelle passent d'hypothétiques images. Parfois même, ce sont des «images» que vous-même regardez ou avez déjà regardées.

Et plusieurs fois par semaine, vous faites cela le plus naturellement du monde, comme s'il était tout à fait normal d'épier la vie de «gens» qui n'existent pas en dehors du cadre de votre téléviseur. D'ailleurs, la grande question restera toujours pour moi: lorsque j'éteins le poste, est-ce que les images continuent de bouger derrière l'écran noir ou se perdent-elles à jamais dans le néant des ondes? Mystère de la vie, quand tu nous tiens. J'ai parfois de plus grandes angoisses encore en pensant que peut-être les télévisions sont diaboliquement équipées de capteur visuel invisible et qu'elles renvoient à on ne sait trop qui des images: NOS images. Pensez un instant que, pour une quelconque famille, vous êtes peut-être la sitcom (comédie de

situations) de la semaine. Non, vous n'êtes pas dans la quatrième dimension.

Tout cela pour dire qu'il existe une grande tradition, depuis les lointains débuts de la télévision, qui consiste à attendre impatiemment l'automne pour renouer avec nos familles de sitcom qui, elles aussi, ont eu droit à des vacances. On a passé l'été à revoir avec plus ou moins de joie les rediffusions. Parfois, on s'étonne de voir un père, une mère ou un autre personnage de sitcom dans un film d'été, ou un téléfilm d'été ou une émission de variété d'été. On a du mal à imaginer que, non, ce ne sont pas de vraies personnes mais des acteurs et actrices qui souvent

---

*Force est de constater de nos jours que le couple Roseanne-Dan est exemplaire et, compte tenu du milieu social exploité dans cette sitcom, on se prend parfois à trouver ces gens-là trop fins et brillants.*

---

aspirent à faire autre chose de leur vie professionnelle que le père ou la mère ou le petit ami ou la fille de sitcom. Et on attend la suite, souvent en se demandant bien quelles étaient les histoires du tout dernier épisode d'avant les vacances. Peu importe car on est vite repris, et on est même ravi de constater qu'ils ont changé, mais pas trop, qu'ils sont plus minces, que les

cheveux ont poussé, qu'ils ont bronzé... à peine si on s'étonne qu'ils parlent anglais.

La sitcom, la bonne, est américaine ou n'est pas. En effet, qui a jamais entendu parler d'un *M\*A\*S\*H\** québécois? Ou d'une *Murphy Brown* française — une catastrophe rien que d'y penser! Rendons à César ce qui lui appartient: jusqu'à preuve du contraire (et j'encourage les créateurs québécois à relever le défi), il n'y a, sur notre continent, qu'une équipe d'Américains pour faire une sitcom réellement drôle et souvent novatrice. Bien sûr, il y a bien quelques exceptions. Souvenez-vous seulement de *Moi et l'Autre*. Mais ça n'arrive pas tous les jours et on a ici plus souvent droit à *Symphorien* qu'à du *Tac au Tac*. Comment dans ces conditions pouvez-vous avoir envie d'adopter en intention *Les Moineaux* et *les Pinsons*, ou même, de les inviter dans votre salon?

Avez-vous déjà pensé que vos parents (si vous avez, disons, la trentaine) ont fait la même chose que vous aujourd'hui et, dans les lointaines années soixante, alors que vous étiez sans doute trop jeune pour avoir le droit de veiller, ceux-ci accueillaient très religieusement Séraphin et Donald dans leur salon? On a tous l'anecdote d'une mémé familiale qui parlait à la télévision, pensant s'adresser aux «gens» qui s'agitaient derrière la vitre. Dans certains cas, c'était la famille de *Lucy*, ou les *Honeymooners*. On pourrait ainsi remonter des arbres généalogiques entiers de familles télévisuelles greffées à la nôtre. À cette époque, elles avaient toutes autant d'importance que les nôtres aujourd'hui. Conclusion: depuis les débuts de la télévision, s'il est un phénomène unique qui lui échoit, c'est celui d'avoir su créer une dépendance affective réelle et profonde entre des gens ordinaires — son public de téléspectateurs, nous — et des gens souvent non moins

ordinares — ses personnages télévisés, eux. Lorsqu'une sitcom disparaît, c'est un peu de notre famille qui meurt et toutes nos habitudes de vie s'en ressentent.

Mais dernièrement, la sitcom américaine se transforme. Aujourd'hui, nos familles audiovisuelles, à l'instar de celles qu'on retrouve dans la société, ont changé et n'ont plus les mêmes composantes ni les mêmes intérêts. De familiale, la sitcom, celle qui rapporte vraiment aux chaînes de télé, est devenue célibataire. Ou, si elle est encore du registre de la famille, c'est la quotidienneté des situations qu'elle expose qui fait rire et non quelque impossible et extraordinaire coup du destin. Bref, le rire ne fait plus rêver; il soulage, il délivre de l'angoisse de vivre à une époque dramatique où le chômage, malgré ce qu'on en dit, n'est jamais loin. Nous sommes passés de *Lucy* et de *Papa à raison* à la famille modèle de *The Cosby Show* et à la famille éclatée de *Who's the Boss*, à *Grace under Fire* et à *Roseanne* et sa famille si «réelle». Mais ce qui attire chez *Roseanne*, c'est la justesse du commentaire social, grande rareté de notre époque pour un média qui, plus



Roseanne

souvent enjolie et endort que ne bouscule les idées reçues. Ne nous leurrons toutefois pas. En effet, force est de constater de nos jours que le couple Roseanne-Dan est exemplaire et, compte tenu du milieu social exploité dans cette sitcom, on se prend parfois à trouver ces gens-là trop fins et brillants. Dans ce registre de couple moyen, Al et Peg Bundy de *Married With Children*, la vétérante des sitcoms, sont sans doute plus près de la réalité courante, aussi choquant que cela puisse paraître.

Avant, les scénaristes américains étaient préoccupés de trouver des situations comiques pour exploiter leurs personnages. Aujourd'hui, les shows qui font recette tablent sur le comique de leurs personnages, tout bêtement. Ces personnages-là sont *en essence* divinement drôles. Ils sont intrinsèquement porteurs de la situation comique. Pire encore: ils *sont* la sitcom. Pourtant, quand on a fini de rire, il reste bien peu de chose. Un vague commentaire sur l'amitié, l'amour... N'est-ce pas

inquiétant? Car à qui s'adressent ces sitcoms nouvelle manière?

À vous et à moi, à tous ceux qui ne croient pas que la télévision rende bête et méchant, qui ne sont pas certains que les *Morphin Power Rangers* soient plus violents que le *Ultraman* de notre enfance. Aussi stupides, sans aucun doute, mais assez inoffensifs somme toute si l'on considère que moi, je suis parvenue à mon âge avancé sans commettre de meurtres en série ni descendre les attablés du McDonald du coin. En principe, ce qu'il y a de bien avec la télévision, c'est que lorsqu'on «invite» dans son salon Beavis et Butthead, ou même Bart Simpson, on conserve assez de distance entre l'écran et nous pour ne pas s'y perdre complètement. On ne devient pas aliéné par la chose télévisuelle, même à hautes doses, si, en fait, il ne nous manque pas quelque chose au départ.

Les sitcoms américaines d'aujourd'hui, loin de la folie débridée de *Soap* (je ne parle pas ici de la programmation de l'après-midi qui peut rendre «accro») et fou même le plus sensé d'entre nous mais bien d'une fantastique sitcom qui ne dura qu'une saison) et autre *M\*A\*S\*H\**, *WKRP in Cincinnati* ou même, à ses heures, *Laverne & Shirley*. Les sitcoms d'aujourd'hui s'adressent aux jeunes «à la mode», à la quasi-génération X, à ceux de la tranche 30-35 ans, qui n'a pas encore fondé de foyer, n'a pas d'attaches particulières et dont la première famille, la génétique, a été remplacée par une nouvelle, celle du cercle d'amis. C'est le cas de *Friends*, *Seinfeld*, *Ellen...* et d'autres — comme *Blue Skies* — qui n'ont pas pris racine mais qui auraient pu. Ce qui est troublant, c'est que la vie de ces personnages semble un peu vide et superficielle, sans but réel, sans perspective d'avenir.

Quel que soit l'avenir de la sitcom (celle de nos voisins du sud comme celle qu'il nous reste à développer), ce qui compte pour le téléspectateur, c'est de s'y retrouver. Avant, on découvrait une parenté idéale ou cauchemardesque qu'on n'avait qu'à «switcher» si elle ne nous plaisait plus. Aujourd'hui, on trouve des «amis». Est-ce qu'on y gagne au change? En effet, que veut le spectateur d'aujourd'hui? Une télévision qui lui ressemble ou une télévision qui le divertisse au point de lui faire perdre le sens de la réalité? Chaque fois que nous choisissons un programme plutôt qu'un autre, nous façonnons notre propre entourage télévisuel. Notre filiation en dirait long si, en général, on n'était pas convaincu que ce média puisse avoir une influence bénéfique sur notre bagage culturel. Ou, au contraire, lorsqu'on peut lui attribuer le moindre pouvoir maléfique, c'est fou ce que la télévision devient la mère porteuse de tous les détraqués du monde (*Taxi Driver*, ça vous dit quelque chose?) Osons donc croire que demain, la télévision s'ouvre sur votre salon, qui y inviteriez-vous: *Murphy Brown* ou Al et Peg Bundy de *Married With Children*? Pensez-y.

Sylvie Gendron



Pour les mordus du cinéma, pour ceux qui rêvent d'avoir accès à une banque de données instantanée sur les films qu'ils regardent à la maison, l'édition 1995 du CD-ROM *Cinemania* de Microsoft se trouve déjà dans les magasins de logiciels.

Qu'est-ce que *Cinemania*? Il s'agit d'un CD-ROM anglophone, sur support Mac ou Windows de IBM, qui contient plus de 19 000 résumés de films et critiques, issus du *Movie and Video Guide 1995* de Leonard Maltin, du *Video Companion 1995* de Roger Ebert et de *5001 Nights at the Movies* de Pauline Kael. Les plus de 4 000 biographies sont tirées de *Baseline's Encyclopedia of Film* et du *Film Encyclopedia* de Ephraim Katz. En supplément, on y trouve plus de 850 articles sur des sujets variés tels l'histoire de la MGM ou le rôle qu'a tenu John Grierson dans le développement du cinéma documentaire. Si le prix du CD-ROM, à 79,95\$ (prix d'escompte) égale le coût de tous ces livres, précisons que *Cinemania* contient aussi un inventaire complet des candidats et des récipiendaires d'Oscars depuis 1927. Et puisqu'il s'agit d'un CD-ROM multimédia, on profite aussi de la possibilité de voir sur notre écran cathodique plus de 2000 photographies se rapportant aux biographies, 1000 photos tirées de scènes de films ainsi que d'entendre des extraits de trames sonores provenant de plus de 139 films bien connus et 168 extraits de dialogue! On y trouve même des extraits vidéo en «quick time» de plus de 20 films.

Cette troisième édition de *Cinemania* s'avère la meilleure jusqu'à maintenant. Non pas à cause de l'addition, cette année, d'un petit jeu de sélection de titres censé faciliter nos choix de locations vidéo, mais plutôt parce qu'il est maintenant possible d'imprimer les listes de films qu'engendrent nos recherches. On débute avec une question. Par exemple, dans combien de westerns réalisés par John Ford, John Wayne et Harry Carey Jr. ont-ils joués ensemble? À partir des 19 667 éléments de la banque de données, on limite l'ampleur de la recherche en y ajoutant des filtres. On découvre ainsi qu'il y a 1091 westerns, que ceux qui